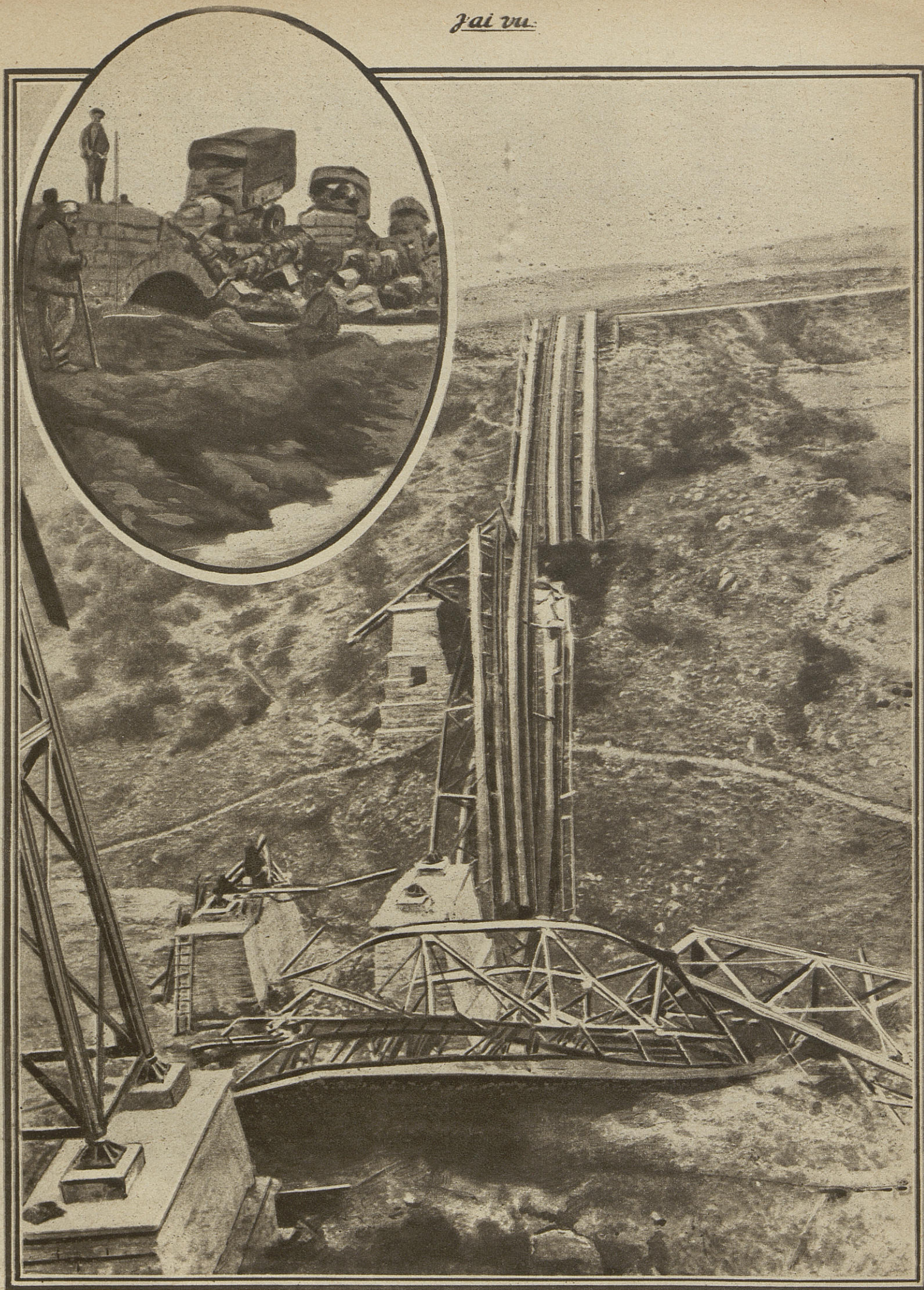


# J'ai vu...



La plus jeune légionnaire de France :  
M<sup>lle</sup> Marcelle Semmer, l'héroïne de l'Éclusier

F° 944



**SUR LA ROUTE DE SALONIQUE A MONASTIR : LE VIADUC D'EXISSON EN RUINES**

C'est un des points stratégiques de cette route par où les Serbes, chassant devant eux l'armée bulgare, reconquirent, avec Monastir, un petit coin de la vieille patrie. En se retirant, les Bulgares détruisirent tous les ouvrages d'art, et notam-

ment ce viaduc dont les communiqués ont parlé. On peut juger, par l'âpreté du paysage, combien la poursuite fut difficile et grande la valeur des soldats serbes. En haut, un pont en arrière de Monastir, détruit, cette fois, par les canons français.

LA PAIX ALLEMANDE LA SINCÉRITÉ DE CONSTANTIN



L'ALLEMAGNE ET LA PAIX : CHANGEMENT A VUE (D'après un humoriste anglais.)

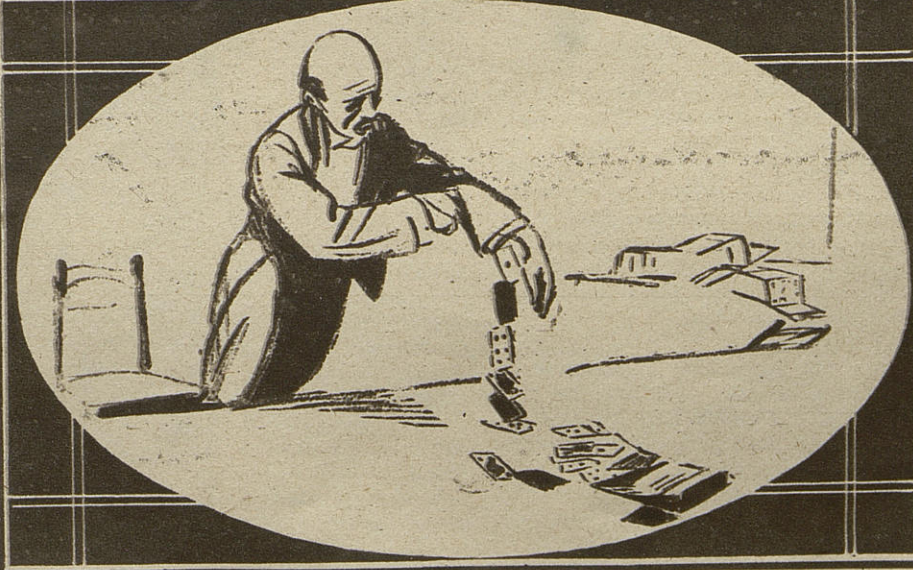
1. GERMANIA. — Je vous donne la paix, car vous avez l'air trop sots pour même vous rendre compte que vous êtes irrémédiablement battus...
2. — Quoi, vous ne voulez pas? Chiens, je casserai vos têtes...
3. — Cependant, par grandeur d'âme, je veux vous faire quelques petites concessions.
4. — Arrêtez! Arrêtez! Toutes les conditions que vous voudrez...



CONSTANTIN EST EN ÉQUILIBRE INSTABLE « Comment faire pour garder à la fois ma couronne, ma femme et ma dignité? »



CONSTANTIN MOBILISE Le kaiser (à son beau-frère). — C'est le moment, Tino!.. (Dessin de Louis Raemaekers, publié par le Journal.)



L'ULTIMATUM A LA GRÈCE Constantin. — Rien ne va plus!..

(Dessin d'Hermann Paul.)



EN FAMILLE. — UNE SINISTRE CONFRÉRIE Le kaiser au roi Constantin. — Je te fais chevalier du massacre et prince de la félonie. (Dessin de Léandre, publié par le Journal.)

# LES VALETS DÉMASQUÉS <sup>(1)</sup>



— Mais, Madame, fis-je, je n'ai pas l'honneur...

**L**E flair, le coup d'œil, l'habitude permet parfois de démasquer l'ennemi : il m'est arrivé d'y parvenir... Mais ce ne fut pas là ma surprise.

Mon enquête me conduisit jusque dans une ville de la côte du Léman, que je me dispenserai de nommer, et j'étais descendu dans une petite pension, ne voulant affronter le *palace* de l'endroit, ni un autre hôtel très réputé pour sa clientèle aristocratique. Pourtant, le soir venu, j'y allai prendre mon café. Il faisait un beau temps et il eût fait tiède si la brise descendue de la montagne n'avait rafraîchi l'air. Je m'installai sur la terrasse, enfouï dans un fauteuil d'osier, la cigarette aux lèvres, le corps drapé dans mon raglan. J'étais là, devant mon café, les yeux tournés vers le lac, regardant obstinément sa masse noire et lisse comme un miroir dans la nuit. Des souvenirs littéraires me revenaient en mémoire. J'évoquais Lord Byron, glissant en barque sur cette eau limpide, par une même nuit lunaire avec son jeune ami Shelley, génial poète comme lui, et en compagnie de la douce Jane Clarmont, amoureuse infortunée ! Ainsi les ombres illustres hantaient mon repos et je m'isolais dans mes rêves. Cependant les allées et venues continuaient dans l'hôtel. Des hôtes

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 25 novembre (n° 106) : Au mois de septembre 1913, un journaliste français (auteur anonyme de ce récit) a été envoyé aux manœuvres du Sud-Ouest, ayant pour collaborateur technique un général en retraite, écrivain militaire qui croit à l'imminence de la guerre. Tous deux sont arrivés à Montauban et se sont arrêtés au buffet de la gare lorsqu'un étranger se présente à eux : c'est le journaliste bulgare Arène Vandreck. Le lendemain, entre deux thèmes de manœuvres, le journaliste bulgare apprend à ses confrères français le grave accident d'automobile dont fut victime, à Grisolles, le colonel de Winterfeld, attaché militaire d'Allemagne. Et le Bulgare de conclure : " Un Allemand de moins. " De retour à Paris, le général convoque son collaborateur et lui montre une lettre qu'il vient de recevoir, par laquelle un nommé Edouard Schwartz, directeur d'une Revue d'Études techniques, lui demande des articles et même de venir s'entendre avec lui au Weimar Palace à Cologne. Le journaliste se rend à sa place à Cologne et descend à l'hôtel où il rencontre Herr Schwartz, lequel, au cours d'un déjeuner à la Taverne du Crocodile, lui propose de traiter des questions militaires dans sa Revue. Mais le journaliste, définitivement édifié par certaines précisions, démasque son hôte et lui dit carrément qu'il le tient pour un espion. Puis il songe à rentrer en France. Mais, comme il va partir après une dernière nuit assez troublée passée au Weimar Palace, il est prévenu que des documents militaires ont été glissés dans sa valise et qu'il risque fort d'être arrêté pour espionnage. Sans perdre son sang-froid, il contraint le domestique, qu'il sait être le complice de Schwartz, d'ouvrir lui-même sa valise et de mettre dans la poche de son tablier les deux documents qu'il y trouve. Aussi le héros de cette aventure se moque-t-il de Schwartz lorsque celui-ci assiste à son arrestation dans le hall de l'hôtel. Quelque temps après la déclaration de guerre, le héros de ce roman en mission en Suisse, se retrouve dans un hôtel international en compagnie d'anciennes connaissances

mystérieuse attirance, un choc étrange de l'esprit et que je ne saurais analyser, fit que j'abandonnai le lac et les morts que j'y ressuscitais pour les vivants. Je tournai la tête vers eux. Et tout à coup mes yeux fixèrent un inconnu et mon cœur battit. Il était précisément arrêté sous la lumière, car il parlait avec quelqu'un que je ne pouvais voir. Mais lui, je le distinguais avec une grande netteté et je venais de le reconnaître. Même air hautain, fort et lourd de germano-américain, mêmes épaules larges et carrées, même visage musclé et dur (sauf que la moustache avait disparu). C'était le même homme. C'était lui. C'était Schwartz. Et mon émotion grandissait tandis que je pensais :

— Cette fripouille est ici... Alors c'est qu'il y a quelque mauvais coup à commettre. Ah c'est trop fort ! Il faut que j'aïlle... que j'aïlle faire quoi ? Que j'aïlle où ? N'étais-je pas en pays neutre ? La place n'était-elle pas libre pour tous ? Mais je n'en pensais pas tant et déjà je m'apprêtais à me lever lorsqu'une voix parla doucement dans mon dos.

— Eh bien, monsieur (et la voix prononça mon nom)... c'est lui en effet, mais restez assis je vous en prie. Fort heureusement que je vous connais... car je vous trouve encore en un mauvais lieu... dangereux aussi à sa manière.

Je m'étais retourné. C'était une jeune femme fort élégante, jolie, seule à sa table, devant un café, qui me tenait ce langage. Son visage, ni sa voix ne me rappelèrent aucun souvenir.

— Mais, Madame, fis-je, je n'ai pas l'honneur...

Elle souriait, avec une grande grâce, de ma stupéfaction.

— Ah ! vous avez la mémoire courte et l'œil oublieux... Que vous sert alors l'expérience et que venez-vous faire en ces lieux ? C'est Schwartz en effet... Lui, vous l'avez reconnu, ce qui prouve qu'on prête plus d'attention à l'homme qui veut vous perdre qu'à la femme qui vous sauve. Et qu'est-ce, après tout, qu'une petite bonne d'hôtel qui vous apporte en temps utile un cachet de pyramidon ?

— Ah ! c'est vous...

— Pour vous servir une fois encore.

Et toujours souriante, penchée vers moi la soubrette du Weimar Hôtel, devenue femme du monde, se réjouissait spirituellement de ma stupéfaction.

Et après quelques instants pendant lesquels elle sourit, découvrant ses dents bien rangées :

— Ah ! vous pouvez vous vanter de m'avoir donné du tracas, fit-elle. Quel homme imprudent vous faites ! Et si je n'avais pas été au Weimar Hôtel, comme

soubrette et pour vous servir, Monseigneur, votre compte était bon.

— Comment, c'était vous ?

— En personne... vous ne me reconnaissez pas ? Non. C'est fort heureux... car si vous m'aviez reconnu, qui les empêcherait, eux, de me reconnaître, et comment aurais-je pu « travailler » ici ? Allons, vous avez compris maintenant. Il faut aussi quelques femmes dans les polices d'espionnage. Une femme, c'est gentil, on ne se méfie pas trop... et ce n'est pas plus bête à l'occasion.

Soudain elle s'était tue, regardant vers le portique qui de la terrasse s'ouvrait sur l'hôtel. Quelqu'un y était arrêté qui cherchait des yeux, dans le jardin, une table libre ou des amis.

— Et celui-là, vous le reconnaissez, me fit-elle ?

Je regardai à mon tour. Si je le reconnaissais, certes oui... Même allure qu'autrefois, même air que lorsque je l'avais vu pour la première fois pénétrer, son petit sac à la main, dans le buffet de Montauban par un matin du mois de septembre 1913.

— Arène Vandreck ? fis-je... le Bulgare.

— Ou mieux Aaren von Drecken, *oberlieutenant* de cavalerie de carrière, délégué depuis sept ans au grand état-major allemand, service des renseignements.

— Je m'en étais douté... Et c'est bien ce qui m'avait amené au *Weimar-Hôtel*.

— D'où vous faillîtes ne pas sortir.

— C'est vrai. Et je vous remercie de m'avoir sauvé ma liberté. Ah j'ai grand plaisir à vous connaître. D'abord pour vous remercier. Ensuite parce que je vais peut-être apprendre en détails tous les secrets de mon affaire.

— Vous êtes curieux ?

— Comme une femme.

— Alors mettons que, pour un soir, je sois bavarde comme pour un journaliste, et les rôles seront parfaitement renversés. Je vais tout vous raconter. Mais promettez-moi sur l'honneur que, cette soirée passée, vous ne me connaissez, ni ne me reconnaissez plus, que vous avez oublié mon rôle, mon visage, tout de moi-même.

— C'est promis.

— Alors installez-vous à ma table... Ça n'a pas d'importance. Vous êtes dans l'ombre, on ne vous reconnaîtra pas... Je commence...

Je m'installai, attentif à ce que j'allais apprendre mais point insensible à la douceur du lieu et de l'heure.



(La fin au prochain numéro.)

C'était Arène Vandreck...



**QUELQUES SOLDATS DES TROUPES NOIRES**

Dans sa réponse à la note des Alliés, l'Allemagne a eu l'audace de réprover — au nom de l'humanité? — le concours si loyal que les troupes noires nous ont apporté et leur fraternité d'armes avec nos troupes métropolitaines. Les députés noirs, par la bouche de M. Dia-

**QUI MÉRITÈRENT L'HOMMAGE DE LA CHAMBRE**

gne, député du Sénégal, ont protesté au milieu des applaudissements de la Chambre contre ces paroles de scandale. Voici quelques-uns de ces soldats qui ne livrent eux, que des combats loyaux et qui ont donné leur sang pour défendre la cause de la liberté.

*J'ai vu.*

# CASSINOU VA-T-EN GUERRE <sup>(1)</sup>

ROMAN INÉDIT

Par CHARLES DERENNES

Justement il y avait, à l'endroit où les maisons commencent de tacher de blanc les coteaux sauvages, il y avait une belle villa toute neuve... Et Jean avait pensé que, si on le repoussait là, il lui resterait toujours la ressource d'aller frapper chez l'alcade, une vieille connaissance, un franc et vrai camarade...

— O Cassinou, c'était elle qui habitait là et qui me reconnut dès la porte... et qui pleura... « Veuve d'un an, viande à Satan ! » grommelait sa gouvernante. En quoi la gouvernante se trompait. Mais je l'avais retrouvée, elle, Geneviève, plus belle que jamais... et libre et repentante... J'ai été lâche ; je suis resté là des semaines, habillé des habits du pauvre monsieur... Le plus vexant, c'est qu'elle me demandait pardon ! Heureusement qu'on a commencé à parler de guerre. Ça m'a permis de prendre patience...

Cassinou écoutait attentivement ; comme tout cela était difficile à comprendre !

Il risqua :

— Au fond, ton amie t'ennuyait ?

— Non. Mais je ne m'amusais pas. Écoute-moi ! Elle me disait : « Ce n'est que quelques années de gâchées ; on se retrouve pour jusqu'au bout de la vie !... » Et elle me demandait pardon, ce qui me barbouillait le cœur plus que tout le reste... Et puis, on disait de moi : le fiancé de la veuve !... Ah ! je ne suis pas méchant, mais j'en aurais bien démoli quelques-uns...

— Ils t'insultaient ?...

— Non. Mais ils me détournaient d'elle ; et je n'avais pas besoin de cela...

— C'est bien ce que je disais : elle t'ennuyait.

— Cassinou, rends-toi compte ; elle me disait à sa manière : « Quitte la route ; redeviens Jean Hoscal... Je t'aime et je suis heureuse de te retrouver... » Ah !...

— Eh bé !... je ne vois pas...

— Pecq ! Et moi, si je lui avais répondu alors : « Moi, je suis Jean-le-Perdu ; c'est ma vocation de suivre la route après l'avoir prise... Si le cœur t'en dit ?... » Hein ! que m'eût-elle envoyé !

— Pecq, comme tu as fait pour moi... Sans rancune !

— Sans rancune, puisque tu commences à me comprendre... Eh bien ! sache que les lits moelleux me démangeaient, que les beaux habits du pauvre monsieur me gênaient aux

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 2 décembre (n° 107). — Le mulétier landais Cassinou est réformé. Certes, il ne croyait pas à la guerre et devenait furieux lorsqu'on en parlait devant lui, en fin de juillet 1914 ; mais, dès le jour où les affiches de mobilisation sont posées, il éprouve une étrange vexation : tout se passe comme si on l'avait expulsé d'un bal, d'une auberge, d'une fête, lui, l'unique, l'incomparable Cassinou, le plus joyeux drille et le plus glorieux buveur du pays. Et il n'aspire plus qu'au moment où, selon la promesse du comte de Cabiracq (un ancien ennemi, avec lequel il s'est réconcilié), il lui sera possible de contracter un engagement volontaire. Mais en attendant, on blague Cassinou, qui obtient d'être garde civique jusqu'au jour où il pourra s'engager. Le maire lui remet les armes nécessaires pour remplir ses délicates fonctions. Tout fini, Cassinou va prendre sa première faction au pont de Coulombre où il prend dans un sac... comme un vulgaire lapin, un espion qui n'est autre... que le brigadier de gendarmerie Hourtilhaq en bonne fortune. Aussi Cassinou, se sentant ridicule, va-t-il trouver le maire pour résigner ses fonctions de garde civique. Puis il rentre chez lui et songe à gagner l'Espagne. Après avoir retiré de leur cachette les billets de banque que son oncle lui avait laissés, Cassinou ferme sa maison et va d'abord embrasser sa mère. Il décide ensuite, avant de gagner la frontière, d'aller se reconforter une dernière fois chez l'aubergiste Gourlagne. Il y rencontre un ami d'autrefois, Jean Hoscal, dit Jean-le-Perdu, parti faire le cheminot en Espagne et qui rentre en France pour s'engager. La résolution de Jean-le-Perdu fait réfléchir Cassinou qui, lui aussi, décide d'être soldat.



Et cependant Cassinou, qui est pressé, a noirci lui-même ses souliers...

entourmures, que l'argent me pesait dans la poche et que les trop bons dîners me démolissaient l'estomac... Ah ! vois-tu, quand on choisit sa voie, c'est une fois pour toutes... Vive la guerre ! Ça m'a permis d'arranger tout sans la vexer... Je suis libre !...

— Depuis quand ?

— Depuis avant-hier... J'ai filé à l'aube en laissant un mot ; j'ai expliqué que le devoir m'appelait... et j'ai laissé aussi un louis à la bonne, mon dernier, celui que je gardais toujours cousu au fond de ma poche, dans mon vieil habit, pour que les gendarmes ne me traitent pas de vagabond !

A ce moment, le patron revint, annonçant que la soupe allait être prête...

— Parfait ! fit Cassinou... Laisse-nous causer cinq minutes encore.

— A votre gré, marmonna Gourlagne, vexé et pincé... N'empêche que j'y ai mis un quartier de dinde !...

— On a de quoi le payer. Tu disais, Jean ?...

— Rien. Je n'ai plus rien à dire à Cassinou... Rien, sinon que je suis content... Il y en a qui sont pour bâtir des maisons, d'autres pour prendre la route. Je suis fait pour prendre la route et pour ne jamais la quitter.

— Mais, pourtant, aujourd'hui, la route... hasarda Cassinou, elle te mène droit à la caserne... et ce n'est pas ton genre ?...

— C'est la plus belle de toutes les routes, parce qu'on n'est à la caserne que pour trinquer quelques jours avec des amis... Après quoi, c'est du nouveau !

— Du nouveau ?

— Dame, après, on ne sait plus. Et c'est bien ce que j'aime !

Il y eut encore quelques secondes de silence, le temps de « rafraîchir » les verres. Cassinou réfléchissait, réfléchissait... Mais ce travail mental, au lieu de plisser son front, éclairait ses yeux.

— J'aurais joliment envie d'être dans ta peau, déclara-t-il.

— Tu n'as qu'à venir. On sera tous les deux ensemble...

Cassinou, un instant furieux et sombre, tendit le poing vers l'ouest, vers Coulombre et vers tous les Hont-Habis :

— Ne t'ai-je pas dit ce qu'ils ont trafiqué ? Risquer de me faire trouser la peau pour eux, après leur avoir promis que, puisqu'ils le prenaient comme ça, je me retirais en Espagne !

— J'en viens. Il y a plus drôle... et ils ne le sauraient pas, si tu me suivais.

Les yeux de Cassinou s'éclairèrent :

— Bougre de cent vingt mille dieux !... C'est tout de même vrai qu'ils ne le sauraient pas ! Et, en somme, je leur en joue une bien bonne.

— Une fameuse !

— On ne se quitte pas !... J'ai de l'argent... Je paie tout !... On fera route ensemble... ça va ? Tope !

— Je savais bien que tu étais un brave type, fit Jean-le-Perdu sans le moindre éclat... Et on a toujours raison d'être un brave type... Qu'est-ce que tu serais devenu en Espagne ? Ah ! tu n'es pas encore mûr, toi non plus, pour bâtir des maisons !... En route !

— Pas sans dîner, fit Cassinou tandis que l'hôtelier Gourlagne apportait la soupe fumante... Mais hâte-toi, patron ! Car dès demain... Oui... J'ai changé d'idée... Bougré ! L'appétit va mieux déjà !...

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? fit poliment Gourlagne qui avait d'ailleurs écouté derrière la porte.

— Il y a que je le suis, à la caserne !

— Il y a, confirma Jean-le-Perdu, que nous avons tous deux au-devant de nous une grande route qui s'ouvre, et qu'il vaut mieux, par le temps qui court, être infirme ou perdu d'occasion, comme nous sommes, plutôt que de perdre la bonne chance de devenir quelque chose de mieux... C'est juré, Cassinou ? Tu me suis ?...

— C'est juré...

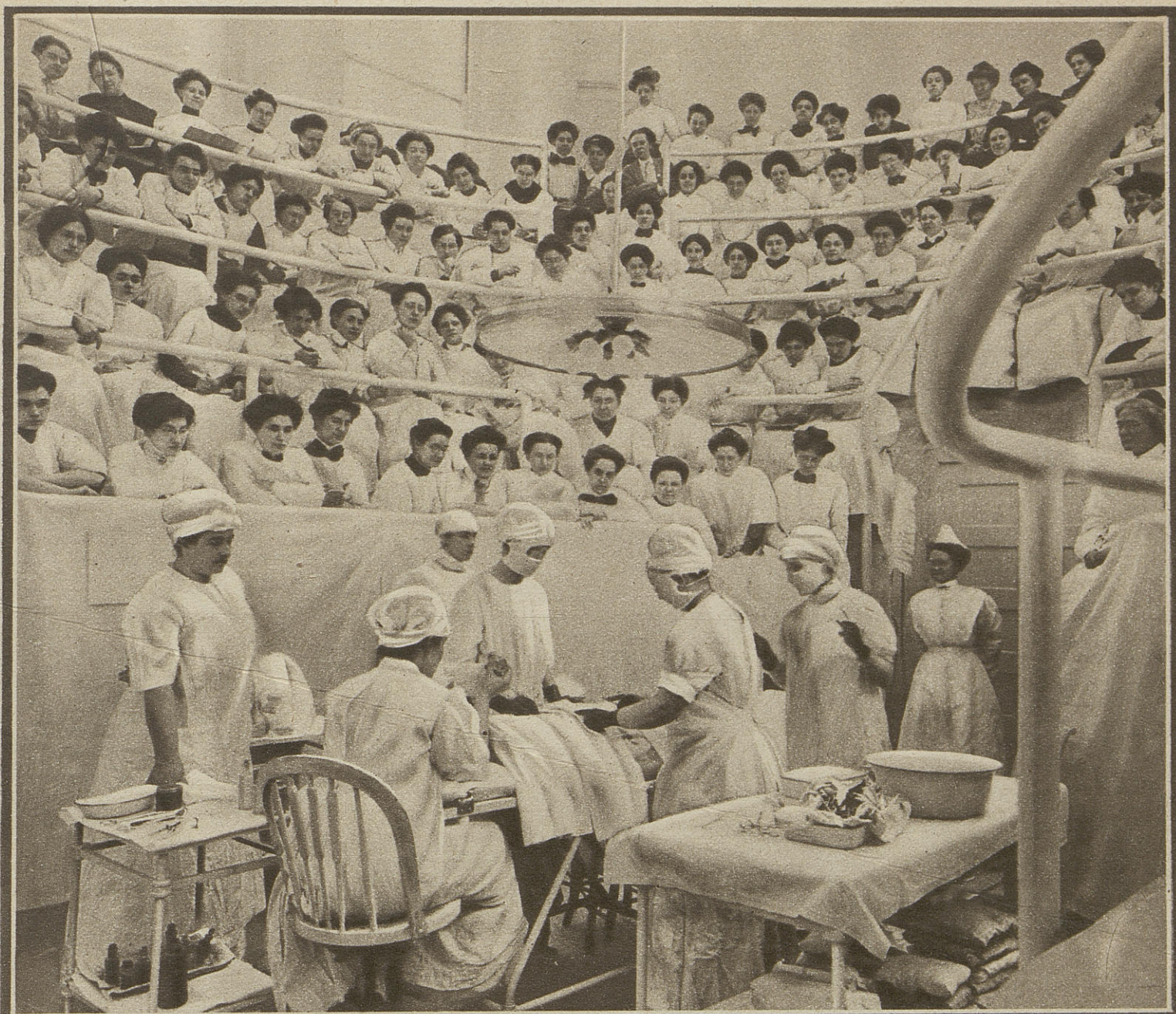
— Il y a tout de même des inconvénients, dit sérieusement Gourlagne en commençant de servir la soupe...

— Il y a qu'on va vivre de nouvelle manière, alors que ceux qui continueront de vivre sans risquer de mourir s'embêteront bougrement !

— J'en sais déjà quelque chose, fit Cassinou.

— Il y a qu'on va en finir avec de sales bougres qui nous embêtent, dans ce pays-ci comme partout ! Il y a bien des choses... il y a, il y a...

C'était trop long à développer. Jean-le-



*A l'amphithéâtre : la leçon de grande chirurgie.*



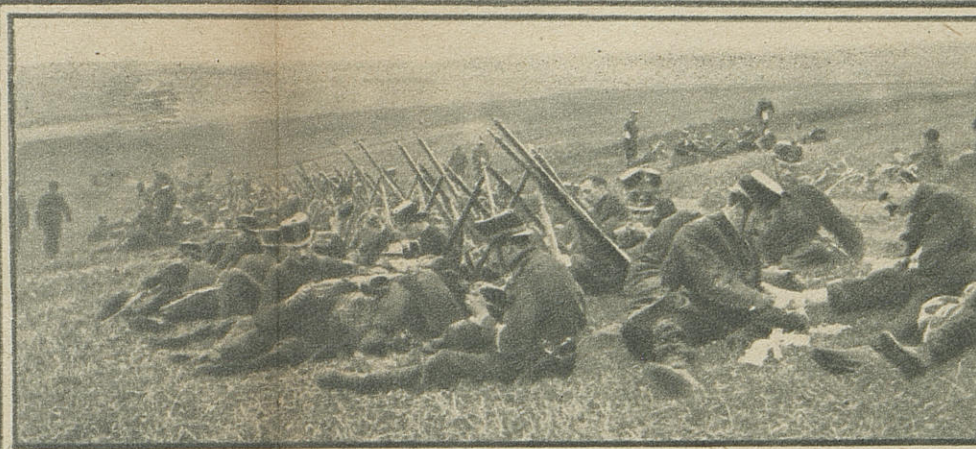
*L'heure mauve sur la terrasse.*

### PARMI LES INFIRMIÈRES : TRAVAIL ET RÉVERIE

L'heure est passée — on l'a connue au début de la guerre, — où les infirmières n'étaient riches que de bonne volonté et prenaient volontiers la carotide pour un muscle. Elles ont compris que la bonté ne suffisait pas pour sauver les blessés, mais qu'il fallait aussi des connaissances précises. Elles les ont acquises avec, en outre, ce sang-froid professionnel que rien ne surprend, ni la chair qui tremble sous

le bistouri, ni le sang qui jaillit des artères ouvertes. Les voici qui suivent, avec dans les yeux la noble ardeur de savoir, la démonstration d'un docteur — une femme, — sur le patient même. Mais les infirmières, c'est là leur charme, restent des femmes, si on en croit du moins le document du bas où des nurses anglaises rêvent à leurs malades... « Le mien a les yeux bleus... » dit l'une..

*J'ai vu*



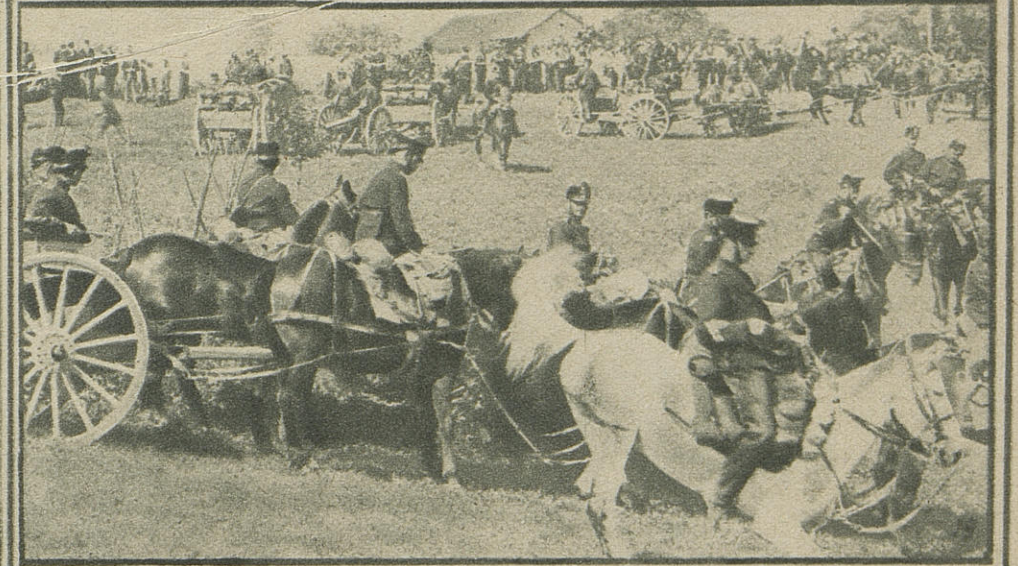
*Un régiment d'infanterie au bivouac.*



*En manœuvres dans la Suisse occidentale.*



*Transport de vivres dans les forts du Valais.*



*L'artillerie de la 1<sup>re</sup> division partant pour la frontière d'Alsace.*

*Après une courte halte, le 7<sup>e</sup> régiment d'infanterie reprend l'ascension d'une montagne dominant la plaine d'Alsace.*

### L'ARMÉE SUISSE EN CAMPAGNE : POUR GARANTIR SA NEUTRALITÉ LA CONFÉDÉRATION HELVÉTIQUE MOBILISE

A l'approche des événements du nouveau printemps, la Suisse, comme nous le disions dans notre dernier numéro, a pris de sérieuses précautions militaires. L'Allemagne, en effet, vient de masser, dans les environs

immédiats du lac de Constance, près de 300.000 hommes. Elle va bientôt en amener d'autres. Ce sont là, prétend-elle, que raisons d'entraînement pour des manœuvres d'ensemble, et dans une région qui s'y prête

mieux que toute autre. Quoi qu'il en soit, la Suisse vient de mettre sur pied de guerre la moitié de ses troupes de campagne. Elle compte ainsi 150.000 soldats de choc pris parmi les hommes de 21 à 33 ans, 70.000 des

classes de réserve, 70.000 des classes de territoriale et 200.000 pour les services auxiliaires et complémentaires. Ce ne sont pas là, comme on le voit, des forces négligeables, surtout lorsqu'on en connaît le facteur moral.



Perdu, dont le potage était à point, y goûta et il conclut :

— Et puis... il y a la France !

— C'est vrai, dit Cassinou avec beaucoup de simplicité, il y a aussi la France...

Son esprit n'avait peut-être pas eu, jusque-là, à formuler une déclaration pareille, mais son cœur, déjà, la comprenait sûrement un peu...

VII

Combelux, la minuscule préfecture des Landes-et-Garonne, ne perdra pas de sitôt le souvenir du soldat Cassin (Jean-Arthur) !

Tout de suite il y acquit une sorte de célébrité, il y eut sa légende due à son incompréhension absolue de toute discipline, aux boniments burlesques qu'il servait après un dîner fin, à sa bonne humeur fréquente comme aussi à ses colères formidables, mais inoffensives et brèves. Fantique et quelques bons copains de Hont-Habi qui se trouvaient encore au dépôt, ne contribuèrent pas pour peu, comme l'on pense, au développement de sa popularité.

Et puis, il bénéficia de son prestige d'engagé volontaire. Un fameux bougre, et qui en ferait voir de rudes aux Boches !

— S'il n'y en avait que « des comme moi », déclarait volontiers Cassinou avec cette aimable absence de fausse modestie qui le caractérisait, on aurait vite fait de saigner tous ces pores !

Et cela était lancé sur un ton si péremptoire, si convaincu, que nul n'en eût fait douter personne.

Néanmoins, comme l'on peut s'en douter, les choses n'allèrent pas toujours toutes seules. Tenez, lors des formalités

de son engagement, est-ce qu'un gros plein-de-soupe de major ne s'était pas avisé de lui dire que l'artillerie lourde conviendrait mieux à son état physique ?

— J'ai dit : l'infanterie... Quand on a choisi son chemin, c'est que l'on sait, à moins d'être *peccq*, où il mène et sur quoi l'on marche... Et si ça ne vous plaît pas, je m'en fous !

Alors le major, étonné par tant de résolution, avait de nouveau mesuré la « mauvaise jambe ». Un brave homme, d'aspect et d'âme débonnaires, qui s'écria presque désespérément, une fois l'examen terminé :

— Mais, bon Dieu, il y a quatre bons centimètres de moins à l'une qu'à l'autre ! Que diraient les Boches s'ils savaient que nous collons déjà les infirmes dans l'infanterie ?

Cassinou avait bondi, rouge de fureur :

— Un infirme ? Dites donc, voulez-vous essayer de faire aux coups avec moi, ou de jouer aux jambes sur n'importe quel ruban de grand'route ?...

Suffoqué, le bon gros major n'avait pas insisté et, après un geste à la Ponce-Pilate, il déclarait notre homme apte à faire un fantassin... Ah ! il eût fallu entendre Cassinou,

quelques instants plus tard, à la terrasse du Café des Propriétaires et des Maquignons réunis, raconter son histoire devant Fantique et quelques autres parfaitement « estomirés », et conclure :

— Voyez-vous, mes enfants, les galons, qu'il y en ait trois ou quatre sur le même képi... ou même dix et même quinze, je sais, maintenant, comment c'est qu'il faut leur parler !

Ce n'était pas une gasconnade ; il en était persuadé, et l'on conçoit que cette opinion sur la manière de tenir les galons en respect aurait pu lui jouer d'assez vilains tours par la suite. Le lieutenant de Cabiracq, par

plupart des aubergistes le saluaient très bas et qu'il était courtoisement admis, sur divers seuils et dans bon nombre de boutiques, à converser de la guerre et de la pluie ou du beau temps.

Enfin, on lui rendait justice !... Pensant à toutes les avanies qu'il avait eu à subir précédemment de la part de ceux de Hont-Habi, il déclarait, en parlant des Combeluziens :

— Voilà du bon monde. On est à l'aise en leur société... Ce n'est pas comme avec ces brutes de *aysans* !

Et son poing se tendait rageusement dans la direction de Hont-Habi, au-dessus de l'immensité sylvestre qui moutonnait du bas du coteau jusqu'à l'horizon.

A la vérité il s'embourgeoisait. Le videur bruyant de pots et le coureur impénitent de routes éprouvait, en dehors de la caserne, une satisfaction analogue à celle d'un boutiquier ou d'un fonctionnaire qui va faire son tour de boulevard ou sa partie de cartes, une fois la journée finie. Avec une facilité d'adaptation toute gasconne, en changeant de milieu il avait transformé ses manières, pour le plus grand étonnement de Jean-le-Perdu qui, lui, gardait l'irremédiable nostalgie de la route et de l'aventure et qui pleurait quotidiennement, dans la tunique de ses chefs, pour être envoyé au plus tôt sur le front...

Cassinou le morigénait doucement :

— Bon Dieu, quoi ! On a bien le temps, ça n'est pas fini !... Qu'est-ce qu'il te faut ? Veux-tu de l'argent ? Ne te gêne pas ; on est des frères...

Mais Jean-le-Perdu refusait l'argent, et parfois même les invitations aux agapes qui réunissaient, au tour d'une table allée

chante, Cassinou, Fantique et autres « pays » de choix. Certes, dans cette bande et tant que durait la fête, Cassinou redevenait le Cassinou de Hont-Habi, bruyant, gourmand, bavard et querelleur par principe... Ouais, bonnes gens ! laissez éclater la bombe, la cuite se cuver, et suivez avec moi, dès le lendemain, Cassinou dans sa promenade !

Six heures du soir. Il est sorti un peu plus tôt de la caserne et est allé faire toilette en son domicile, chez Urbain Pozelet, logeur, dont l'enseigne annonce fièrement : « On sert, à coucher, à boire et à manger ; on peut porter son manger et son boire, hommes et chevaux... » Ricou, dit Coco-vaut-peu, le fils même de Cucu-rien-qui-vaille, un auxiliaire, un pauvre petit bonhomme aussi « pauvre de poitrine » que léger de gousset, a fait briller quasi-miraculeusement les boutons de la capote de Cassinou, dont il est le *tampon* ; et cependant Cassinou, qui est pressé, a noirci lui-même ses souliers et « blanchi au rasoir » ses joues où le noir de la barbe vient plus vite encore que, sur les souliers, le jaune de la boue ou le blanc de la poussière...

(A suivre.)

CHARLES DERENNES.



Après quoi, il se dirigeait vers le grand café où siégeait, à cette heure-là, l'état-major.

bonheur, se trouva là pour parer aux coups et endoctriner peu à peu le farouche muletier. D'autre part, auprès des sous-officiers, les libéralités sans arrière-pensée de Cassinou firent le meilleur effet. Tout de suite il fut celui à qui l'on fiche la paix, qui se la coule en douce, et sur le « couchage en ville » duquel on consent à fermer les yeux. Que ce fût à ses mérites personnels, et à eux seuls, qu'il dût cette situation privilégiée, il aurait rougi d'en douter un instant ; mais une prudence instinctive le garda heureusement de trop haut fanfaronner à ce sujet.

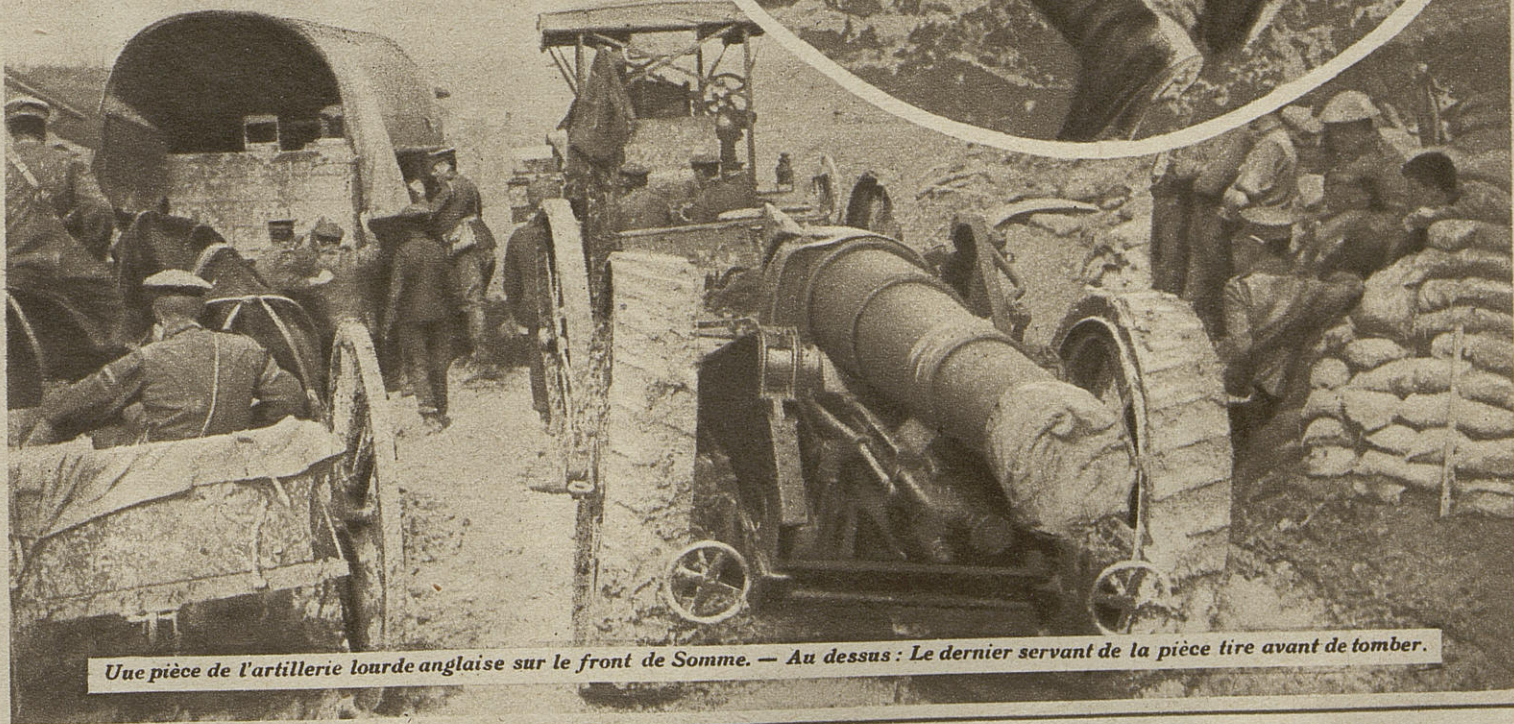
Une jolie ville, Combelux. Toute fière de son clocher en briques, de son vieux pont et de son pont neuf, de ses platanes incomparables, elle s'étagé du haut en bas d'une colline, à la limite de la terre et du sable, des labours et des pignadas. Bien entendu, dès son arrivée, avant même que d'endosser l'habit militaire, Cassinou s'était occupé de repérer les bons endroits et les indigènes de commerce agréable. Il avait été vite fixé, avec l'aide du ciel et de son flair de muletier ; une semaine ne s'était point passée que la

## J'ai vu.

Les hommes sont sportifs. La bataille à coup de boules de neige.



Un des héros de Beaucourt.



Une pièce de l'artillerie lourde anglaise sur le front de Somme. — Au dessus : Le dernier servant de la pièce tire avant de tomber.

### DANS LES LIGNES ANGLAISES, AU SUD DE LOOS

Malgré la neige qui tombe, malgré le froid intense qui règne actuellement, les troupes anglaises ne prennent aucun repos. L'autre jour, c'était un coup de main heureux de nos alliés contre les tranchées allemandes au sud-est de Loos. De nouveaux contingents formidablement armés traversent la Manche et

viennent sur notre front renforcer ceux des leurs qui s'y battent déjà. Et le soldat anglais, ce prototype de l'énergie, de l'entêtement héroïque, s'entraîne sans arrêt pour le dernier round très proche de ce terrible match où son adversaire est maintenant "groggy" et sera bientôt "knock out".

# AU GOUT DU JOUR

Un cabinet de travail tout à fait confortable. Meubles anglais. Aux murs, quelques gravures imitation d'ancien. Un rai de soleil glisse discrètement sur la tapisserie. Et soudain on ne le voit plus. Il est parti. Il reviendra demain.

Paul écrit. C'est un monsieur gras et bien vêtu. En outre il est un peu chauve et visiblement quadrangulaire. On devine qu'il n'a jamais tué le moindre lion.

Donc, Paul écrit. Sa plume esquisse une jolie circonférence dans l'espace, et commence à courir sur le papier. Voici ce qu'elle trace :

Notre envoyé spécial dans les Balkans nous adresse le radio suivant :

« Sur le Vardar, septembre.

« Nous vivons un jour de soleil et de silence. Le ciel d'Orient a ce bleu incroyable qu'on retrouve au fond des lacs helvétiques... »

Et Jane paraît. C'est une toute petite bonne femme, fraîche et rose. Des yeux grands comme ça, une bouche petite comme ça. Elle doit revenir du front, ou d'une revue de music-hall, car elle est coiffée d'une bourguignotte et harnachée de cuir comme un embusqué.

PAUL. — Oh ! laisse-moi t'examiner...

JANE (après un temps). — Tu n'as pas fini? ... Pourtant je ne suis pas haute ; ça peut être vite vu.

PAUL. — Je ne t'examine plus, je te considère. (Il ricane.)

JANE (piquée). — Je ne tiens pas à ta considération. Qu'est-ce qu'il y a encore?

PAUL. — Il y a que, si tu n'étais pas ma femme, tu m'amuserais. Mais tu es ma femme et tu m'exaspères.

JANE (hypocritement résignée). — Voilà que nous recommençons.

PAUL. — Oui, nous recommençons. Nous recommencerons jusqu'à ce que tu aies retrouvé ton bon sens...

JANE (faisant mine de sortir). — Je cours au bureau des épaves.

PAUL. — Reste... (Il se lève.) Écoute-moi, Jane. Je ne veux pas que les gamins te poursuivent en criant....

JANE. — Ne crains pas ça : j'ai un taxi.

PAUL. — La mode que tu suis avec une

obstination farouche est absurde et indécente... Vous, les femmes, vous avez une case vide...

JANE. — Si tu l'exiges, je louerai la mienne.

PAUL. — Vous ne comprenez pas qu'il y a des sentiments avec lesquels on ne fait pas joujou. Sous prétexte de vous adapter, vous singez... Vous avez mis des bottes. Nous n'avons rien dit. Vous avez mis des costumes bleu cendre de cigare. Nous nous sommes tus. Vous avez mis des bérets alpins ornés — si on peut dire ! — de grenades. Nous avons haussé les épaules. Vous avez mis des casques. Cette fois, nous nous rebiffons !... Et j'ai lu que certains couturiers proposaient des robes avec la fourragère. Prenez garde !... Si vous arboriez cet insigne de bravoure, nous vous donnerons publiquement les étrivières, et vous ne l'aurez pas volé. La fourragère !... Les dames citées à l'ordre du jour !... du jour à l'aiguille, sans doute.

JANE. — Tu es pourri d'esprit.

PAUL (lancé). — Puisque vous tenez à militariser la mode, portez le bourgeron... portez les godillots !... Mais ne touchez pas aux emblèmes sacrés...

JANE. — Ce qu'il y a d'agréable, c'est que tu ne te fâches pas au hasard. Avec chaque dispute tu fais un article de journal. (L'interrompant.) Ah ! non, c'est mon tour, laisse-moi parler...

PAUL. — Voyons ta défense.

JANE. — Je ne me défendrai point. J'accepte d'avoir un peu tort.

PAUL. — Quelle bonté d'âme !

JANE. — Mais je vous trouve mal venus, vous autres hommes, de nous reprocher avec âpreté de sacrifier au goût du jour. J'éprouve à ton égard un léger dégoût... un dégoût mitigé d'admiration pour ton inconscience. Tu vois ma paille, et tu n'aperçois pas ta poutre.

PAUL. — Moi, j'ai une poutre ?

JANE. — Si tu en as une?... (Feignant la pitié.) Tu es exorbitant !

PAUL, goguenard. — Ce n'est pas dangereux, au moins ?

JANE. — Réfléchis, mon pauvre ami. Tu n'as pas touché un fusil depuis l'âge de trois ans ; tu es un pâle exempté... et tu prends au sérieux ton rôle de critique militaire au *Petit Babilleur*... Toi qui es incapable de distinguer un éperon d'une gamelle, tu te permets de critiquer les généraux... Tu disais la semaine dernière : « Qu'est-ce qu'il fiche, le général Sarrail?... »

PAUL. — J'avais des raisons.

JANE. — Tu me fais sourire.

PAUL (glacial). — Pas la peine... je ne suis pas un humoriste.

JANE. — Tu me reproches mon ridicule, c'est ton droit ; mais c'est mon devoir de souligner le tien.

PAUL. — Je ne suis pas ridicule.

JANE. — Pourquoi ?

PAUL. — Parce que je suis sincère.

JANE. — La sincérité n'est pas un vaccin contre la sottise.

PAUL. — Il me semble que tu deviens agressive?...

JANE. — Tu m'agaces, à la fin, avec tes observations saugrenues. Après tout, ce sont des hommes qui font les modes pour dames ; par conséquent, c'est toi qui es coupable du chapeau que je porte... Au contraire, je ne suis pour rien dans tes péchés. Tu fais argent de l'héroïsme des autres... Vautré dans ce fauteuil, tu te prétends envoyé spécial dans les Balkans !... Veux-tu le fond de ma pensée?... Tu es un reporter à la noix de coco !... tu es un faux bonhomme !...

Elle sort dignement. Paul reste debout, les poings crispés, la lèvre tremblante. Ses joues sont blanches et ses yeux sont rouges. Il va peut-être commettre un crime...

Enfin, la pendule égrène les quatre coups de seize heures. Paul se rassied, prend un feuillet vierge et se remet à écrire :

« Sur le Vardar, septembre.

« Les hommes et les éléments sont déchainés. Le canon tonne et la tempête fait rage, » etc., etc.

RENÉ PUJOL.



## L'ORGANISATION D'UN TROU D'OBUS

En avant d'une de nos tranchées soissonnaises une marmite boche a éclaté, creusant un énorme trou. " Merveilleux poste d'observation ", ont pensé les nôtres qui brûlent sans cesse de sauter à la gorge de ceux qui se terrent avec tant de ténacité. Et les servants

d'une mitrailleuse ont bondi dans l'excavation dont ils ont hâtivement tassé les lèvres. Encore un nouveau trou qui les rapprochera de l'ennemi, et nos héroïques soldats, que la bataille enivre, se jetteront dans la tranchée adverse et la balayeront irrésistiblement.



**"TILP", LE CHIEN AU MASQUE, FAIT LA LIAISON DANS LES GAZ ASPHYXIANTS**

On a obtenu dans la guerre tout ce qu'on a voulu de ces fidèles amis de l'homme. En sentinelle, accompagnant les patrouilles, aux ambulances, partout enfin ils ont rendu d'incomparables services. Voici "l'as" des chiens, Tilp, photogra-

phié pendant que, dans un barrage de gaz asphyxiants, il court porter un message au commandant du 3<sup>e</sup> bataillon du régiment d'infanterie. Le même jour, la patte gauche blessée par un éclat d'obus, huit fois il porta des ordres à travers la mitraille.

EN MARGE DE LA GUERRE



Meurthe-et-Moselle, visite les petits réfugiés forains dans une école de Nancy.



Dans une ambulance du front, le chansonnier Lucien Boyer distrait les blessés avec son joyeux répertoire.



Le général Bandini, commandant en chef le corps italien en Albanie, mort en mer.



Mistress Pankhurst prend la parole à Trafalgar Square pour exalter le courage des Anglaises.



A Versailles, les obsèques des victimes de la catastrophe de Massy-Palaiseau.

M. Fernand David, député, a été nommé contrôleur de la main-d'œuvre agricole.



Le général Hallouin, chef de la mission spéciale adjointe au ministre de la Guerre.



Le roi Nicolas et la princesse Xénia de Montenegro, en promenade, à Neuilly.



Le général portugais Arana.



Le général portugais Martínez Avdo.



Le général portugais de Rivera.



A Berne: vagues de prisonniers français, anglais et allemands rapportent le courrier des prisonniers internés, sous la conduite d'un sous-officier suisse.



M. Schulthess président de la Confédération suisse.



Le général Wille, en chef l'armée suisse.



Le ministre russe Bark quitté les finances.



En Macédoine, un comitadji serbe qui sert dans nos rangs exhibe deux ours énormes qu'il a capturés et qu'il a apprivoisés.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 17 au 23 Janvier.

MERCREDI 17 JANVIER. — A Massy-Palaiseau un train de troupes anglaises est télescopé : 10 morts.  
 JEUDI 18. — Le général Belaïeff devient ministre de la Guerre en Russie.  
 VENDREDI 19. — Explosion dans une usine de guerre près de Londres : 80 morts, 400 blessés.  
 SAMEDI 20. — Nouveau débarquement des troupes alliées en Grèce, au Mont Athos.  
 DIMANCHE 21. — Rescrit du tsar proclamant qu'il n'y aura pas de paix avant la victoire définitive des Alliés.  
 LUNDI 22. — Message de M. Wilson au Sénat américain déclarant la nécessité de mettre fin à la guerre.  
 MARDI 23. — Le ministre de la Guerre dépose sur le bureau de la Chambre le projet de loi sur la revision des exemptés et des réformés.



Mrs Lanier-Winslow, femme d'un secrétaire de l'ambassade américaine à Berlin, rentre à New-York, pour échapper à la famine.



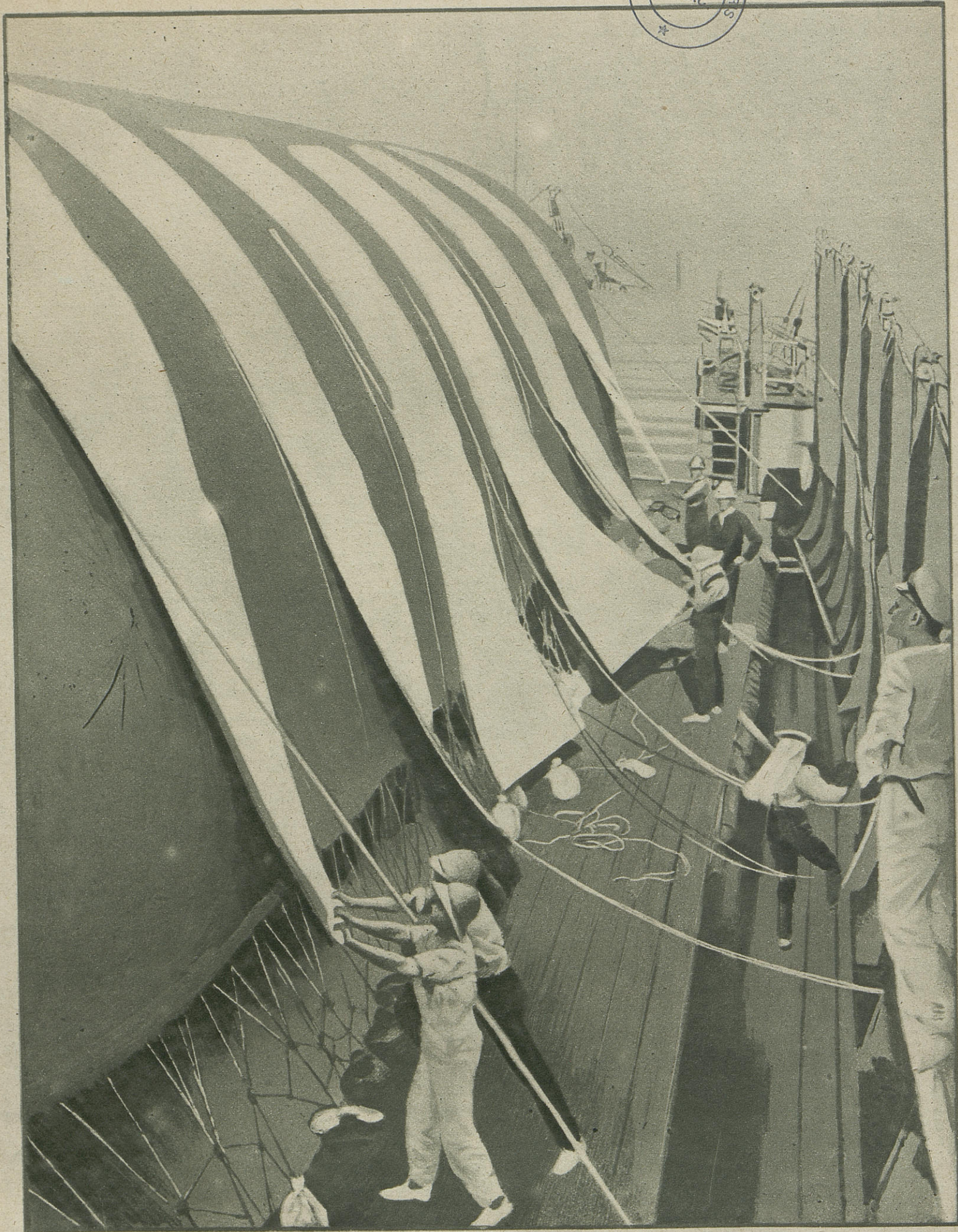
*Un patrouilleur ayant à bord les marins du navire torpillé.*

*L'appel des rescapés du Gaulois à bord du Henri-IV.*

**LES RESCAPÉS DU " GAULOIS " TORPILLÉ SAUVÉS PAR DES PATROUILLEURS, SONT RECUEILLIS PAR LE " HENRI-IV "**

Le 27 décembre au matin, le cuirassé " Gaulois " fut torpillé en Méditerranée par un sous-marin ennemi. Il portait 700 hommes. Trente minutes après le choc, il coulait. Mais à l'exception de quatre hommes, qui pour sauver leurs camarades

moururent à leur poste de combat, tout l'équipage fut sauvé. A l'appel de détresse, et sans souci de l'ennemi qui pouvait encore les torpiller, des patrouilleurs étaient accourus. Ils recueillirent tous les hommes et les transbordèrent sur le " Henri-IV ".



### LE DIRIGEABLE DE MARINE SUR LE PONT D'UN CUIRASSE

On sait qu'à la bataille du Jutland, la flotte allemande ne fut sauvée d'un désastre complet que grâce à ses dirigeables de marine qui signalèrent l'arrivée sur la ligne de bataille des superdreadnoughts de l'amiral Jellicoe, et ce fut le signal de la

fuite vers la rade de Kiel des cuirassés allemands. Aussi chaque escadre a-t-elle aujourd'hui ses ballons observateurs. Voici l'un d'entre eux amarré sur le pont d'un cuirassé. Un système de chaînes très ingénieuses l'empêche de chasser sous le vent.